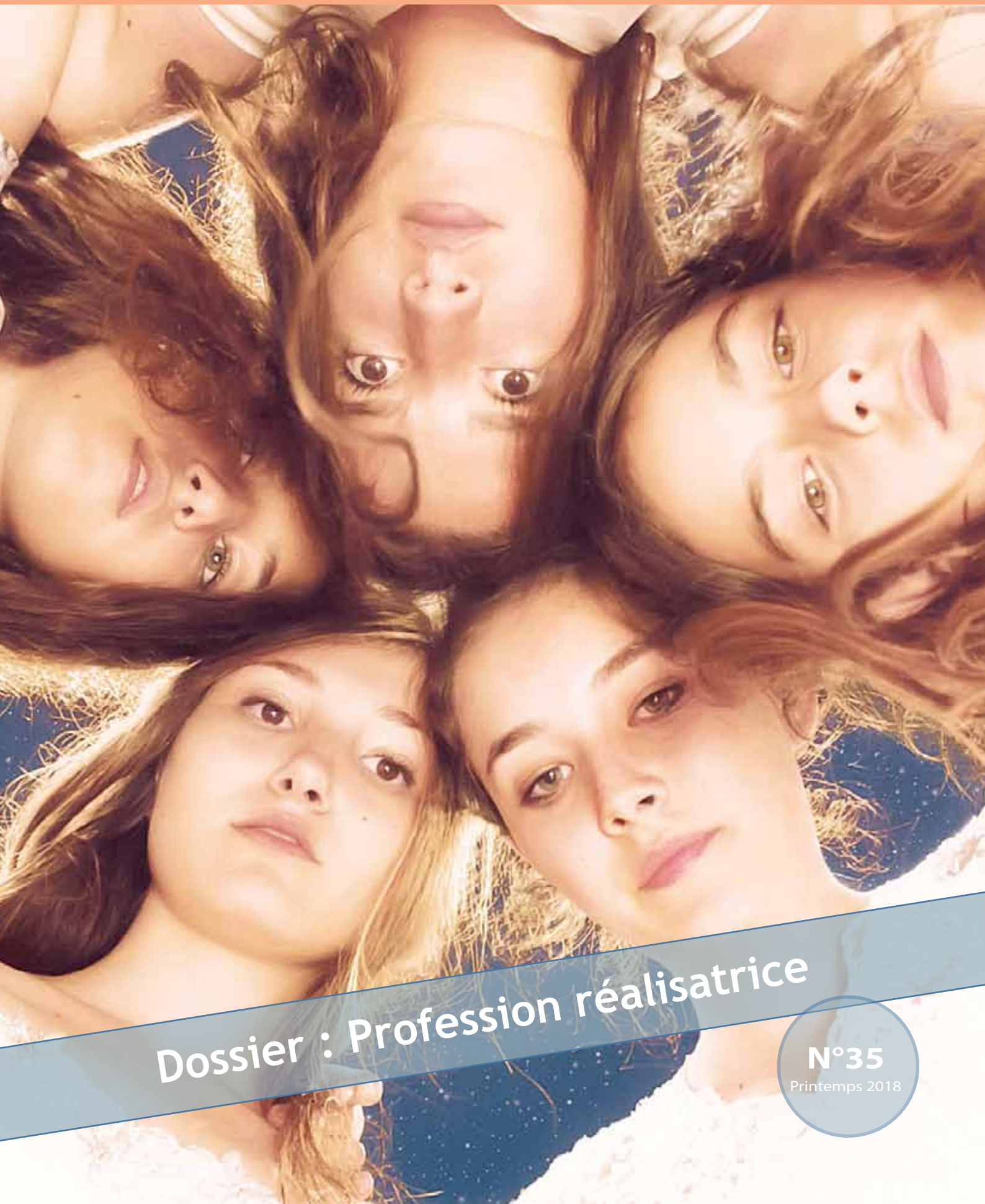
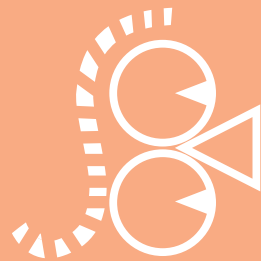


Vu de Pro-Fil



Dossier : Profession réalisatrice

N°35

Printemps 2018

PRO-FIL - SIEGE SOCIAL :

40 Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

www.pro-fil-online.fr

SECRETARIAT NATIONAL :

390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier
Tél : 04 67 41 26 55

secretariat@pro-fil-online.fr

Directeur de publication : Jacques Champeaux
Directeur délégué : Jacques Vercueil
Rédactrice en chef : Waltraud Verlaquet

COMITE DE REDACTION :

Arielle Domon	Waltraud Verlaquet
Marie-Jeanne Campana	Françoise Wilkowski-Dehove
Alain Le Goanvic	Jean Wilkowski
Nicole Vercueil	Jean-Michel Zucker

ONT AUSSI PARTICIPE A CE NUMERO :

Jacques Agulhon	Sylvie Lafaye de
Jacques Champeaux	Micheaux
Nic Diamant	Paulette Queyroy
Marie-Christine Griffon	Jacques Vercueil

Prix au numéro : 4 €

Abonnement 4 N° : 15 € / Etranger : 18 €

Imprim Sud - 83440 Tourrettes

ISSN : 2104-5798

Date d'impression : 10 mars 2018

Dépôt légal à parution

Pro-Fil à travers la France :

Alsace / Mulhouse

Marc Willig - 06 15 85 61 95
ass.stetienne.reunion@wanadoo.fr

Ardèche / Privas

Eric Santoni - 06 32 68 28 76
profil.privas@icloud.com

Bouches-du-Rhône / Marseille

Paulette Queyroy - 04 91 47 52 02
marseille.profil@gmail.com

Drôme / Dieulefit

Nadia Nelson - 06 07 04 82 64
nadianelson@gmail.com

Gard / Nîmes

Joël Baumann - 06 17 54 42 97
profilnimes@free.fr

Haute-Garonne / Toulouse

Monique Laville - 05 61 87 35 86
metou.riou@laposte.net

Hérault / Montpellier 1

Arielle Domon - 04 67 54 39 67
arielledomon@gmail.com

Hérault / Montpellier 2

Simone Clergue - 04 67 41 26 55
profilmontpellier@orange.fr

Ile-de-France / Issy-les-Moulineaux

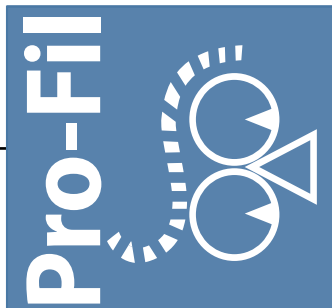
Jacques et Christine Champeaux- 01 46 45 04 27
christine.champeaux@orange.fr

Ile-de-France / Paris

Jean Lods - 01 45 80 50 53
jean.lods@wanadoo.fr

Ile-de-France/ Plaisance

Frédérique de Palma- 06 74 44 41 65
fdepalma10@yahoo.fr



Edito

Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophile, un regard chrétien sur le cinéma.

Certains nous reprocheront peut-être de céder à l'actualité en consacrant notre dossier aux femmes réalisatrices, mais il nous a semblé important de réfléchir sur ce sujet brûlant. Comment un art qui a glorifié la star a-t-il fait aussi peu de place aux femmes dans le métier de réalisateur ? Sans doute, tout simplement

parce que le cinéma n'est pas différent des domaines politique, artistique ou économique, qu'il est aussi une industrie et que la situation des femmes y est à l'image du faible nombre de femmes dirigeantes. Et pourtant notre dossier montre que les films réalisés par des femmes sont de plus en plus nombreux et que la France, contrairement à d'autres domaines, est plutôt en avance. Depuis une vingtaine d'années, les Agnès Varda, Nicole Garcia, Anne Fontaine, Agnès Jaoui, Claire Simon, et plus récemment Emmanuelle Bercot, Maiwenn, Valérie Donzelli sont reconnues par la critique et le public. Au-delà du dossier, les films d'actualité dont nous parlons dans ce numéro montrent aussi que des réalisatrices du monde entier sont sur nos écrans, d'Annemarie Jacir (*Wajib*) à Annarita Zambrano (*Après la guerre*) en passant par Rungano Nyoni (*Je ne suis pas une sorcière*) et Haifaa Al-Mansour (*Mary Shelley*). Et ce mouvement se retrouve dans les prix, si l'on en juge par quelques exemples récents : le Prix du Jury œcuménique du dernier festival de Sarrebruck a été décerné à une réalisatrice, Lisa Miller, pour *Landrauschen*, le Prix de l'Auditoire à deux réalisatrices, Shu Aiello et Catherine Catella, pour *Un paese de Calabria*, et l'Ours d'or du récent festival de Berlin a été décerné, peut-être de manière un peu politique, à *Touch Me Not* de la Roumaine Adina Pintilie. Premices d'un mouvement de fond ? Espérons-le.

Jacques Champeaux

Sommaire

2 Edito

PLANETE CINEMA

3 La Manche toujours d'actualité

A voir en ce moment

- 4 *Wajib - L'invitation au mariage*
Après la guerre (Dopo la guerra)
Mary Shelley

Parmi les festivals

- 5 Exil et écriture
Vive la jeunesse
- 6 Belfort 2018
L'ours et la colombe

Champ-contrechamp : La villa

- 7 Fable de famille dans les calanques
Ennuieusement incroyable

DOSSIER : Profession réalisatrice

- 8 Du *star system* aux femmes réalisatrices
- 9 Portraits de femmes avec arbres
- 10 Alice Guy, cinéaste avant Méliès
- 12 Violences, guerre, armes, cow-boys...
- 13 Visions masculines de femmes
- 14 Des réalisateurs qui regardent les femmes
- 15 Le coin théo : Profession femmes

DECOUVRIR

- 16 Encore des films

PRO-FIL INFOS

- 17 Un ciné-club dans la prison
Femmes engagées
- 18 Joseph Losey à Issy-les-Moulineaux
- 19 Infos diverses

A LA FICHE

- 20 *Je ne suis pas une sorcière (I Am not a Witch)*



Couverture : Doga Zeynep Doguslu, Elit Iscan, Günes Nezihe Sensoy, Ilayda Akdogan, Tugba Sunguroglu dans *Mustang*

La Manche toujours d'actualité

Dunkerque (Dunkirk) de Christopher Nolan

Fait d'armes ou déroute... peu importe !

L'événement a déjà fait l'objet d'une œuvre cinématographique d'Henri Verneuil, tournée en 1964. On doit aussi à un auteur de talent la relation de l'événement. A chacun de tirer les comparaisons utiles quant à la part de la réalité et celle de la fiction, fût-elle romanesque ou pas.

Or donc voici le drame évoqué en anglais et en V.O., relatant les choses vécues pour l'essentiel par le corps expéditionnaire anglais. Seule la scène initiale, dans un Dunkerque aux rues désertes, nous épargne le vacarme continu que l'on subit par la suite sans discontinuer. Une patrouille britannique reçoit une multitude de tracts où l'ennemi leur fait savoir que le piège est bien fermé et qu'il n'y a pas d'autre alternative que la reddition. Pas de musique, pas de dialogue. La qualité technique de la réalisation, que l'on peut avantageusement comparer à bien des œuvres relatant la bataille de France, quelques mois plus tard, ne le cède en rien à ces dernières : la part congrue réservée aux combattants français enlève à l'aventure, si l'on peut dire, une part de son intérêt pour les spectateurs français.

La longue attente

De superbes scènes d'une plage immense, seulement peuplée de tommies de la couronne, parsemés de quelques troufions, les uns derrière les autres, dans l'attente d'une embarcation de fortune pour leur permettre de gagner des bâtiments

plus gros, ancrés au large. Il n'est pas jusqu'à un modeste pêcheur français qui ne se prête à ce jeu charitable. Et puis il y a la jetée du port où peuvent accoster les navires de haute mer. Mais là, c'est la panique, le désordre. Là où les brancards ont toutes les difficultés à faire leur place, là où il y a les Anglais... et les autres. Et les attaques des *stukas* qui s'en prennent aux uns et aux autres. La guerre, et quelle guerre, à l'état pur. Sans commentaire aucun.

Le sauvetage d'un nombre discuté de militaires, échappés du siège, fut-il une victoire ou une cuisante défaite ? Churchill avait une petite idée, et la présence d'un haut gradé de la marine britannique, quand tout ou presque est accompli, a, auprès des Français, un goût amer de *Happy End* qui n'en est pas un.

Jacques Agulhon

Christopher Nolan est né en 1970 à Londres où il fait des études de lettres. Mais depuis qu'il est tout jeune, il tourne des films, d'abord en super 8, puis en 16 mm. Après trois courts métrages et un premier long en noir et blanc qui rencontre du succès dans différents festivals, il arrive à trouver des fonds pour *Memento* (2000). *Dunkerque* est son dixième long métrage.

Filmographie (extraits):

1998 *Following*, *Le suiveur*
2000 *Memento*
2002 *Insomnia*
2005 *Batman Begins*
2006 *Le prestige*
2010 *Inception*
2014 *Interstellar*

Fionn Whitehead dans *Dunkerque*



A voir en ce moment

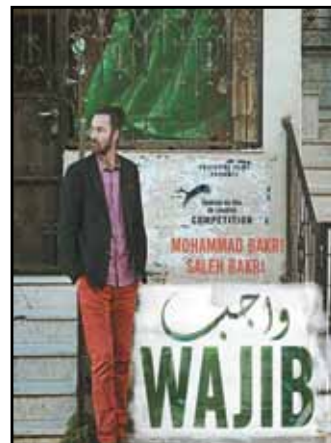
Wajib – L'invitation au mariage

D'Annemarie Jacir, Palestine 2017 (Festivals de Locarno et Montauroux 2017)

Le *wajib* (devoir) est ici celui des hommes de la famille d'apporter personnellement toutes les invitations pour le mariage d'une fille. C'est pour aider son père dans cette tâche que Shadi est revenu à Nazareth. Les deux hommes s'engagent donc dans un *road movie* bien particulier, à travers la ville, allant de l'un à l'autre des futurs convives, prenant un café ici, un gâteau là, parlant des uns et des autres, des personnes qui se sont souvent perdues de vue mais qu'il convient de réunir pour le mariage. En route dans une vieille voiture, père et fils parlent : des soucis de santé du père, de la vie du fils que le père voudrait tant

voir revenir au pays. Et c'est au gré des rencontres que les deux hommes se rapprochent, se disputent, se cherchent, s'appriivoisent. La situation politique est omniprésente - mais en filigrane, en arrière-plan, juste pour autant qu'elle informe (au sens propre) la vie de chacun. Un voisin fait comprendre à Shadi à quel point son père est fier de lui - et voilà ce que Shadi avait besoin d'entendre. Heureusement qu'il y a des devoirs auxquels on ne saurait se soustraire, pour remettre parfois les choses et les sentiments à leur place. Une leçon de vie.

Waltraud Verlaquet



Après la guerre (Dopo la guerra)

D'Annarita Zambrano, France/Italie, 2018 (Festival de Cannes 2017, Un certain regard)



La réalisatrice parle de la vie d'une famille déchirée par le terrorisme avec la douleur d'une tragédie grecque. D'anciens terroristes italiens se sont réfugiés en France où la loi Mitterrand de 1985 empêche de les remettre aux autorités italiennes. Les premières images nous montrent l'assassinat d'un juge italien à Bologne en 2002. Suite à cette reprise d'actes terroristes, la loi Mitterrand est abrogée. Dans ce film, nous voyageons par la musique de France en Italie et d'Italie en France. Nous retrouvons en France un ancien militant d'extrême gauche, Marco, et sa fille, Viola. En

Italie, la famille de Marco : sa sœur mariée à un magistrat, sa mère. Peu à peu, le spectateur va découvrir que le passé de Marco touche toute la famille. Mais Marco regrette-t-il ses actes ? Quelles en seront les conséquences pour sa fille Viola et sa famille italienne ? Avec ce scénario, la justice, la culpabilité, l'histoire politique, le non-dit, tous ces sujets se mêlent et tentent de poser des questions sur cette violence qui a touché des familles entières. Était-elle ou non justifiée ?

Marie-Christine Griffon

Mary Shelley

De Haifaa Al-Mansour (USA, 2018)

Impossible, dans ce *VdP* 35 voué aux réalisatrices, de rater le film de l'auteur de *Wadjda* qui avait révélé en 2012 la première cinéaste d'Arabie Saoudite.

« Une femme peut être assez intelligente pour comprendre ce que je dis, mais pas pour créer des idées nouvelles » (Byron). Haifaa rapproche préjugés anglais de jadis et préjugés saoudiens actuels par cette biographie de Mary Godwin, future Mary

Shelley. Elle narre les vicissitudes d'une femme de lettres hors norme qui a créé le genre gothique avec son *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, publié anonyme car aucun éditeur n'eût accepté cette histoire signée d'une femme. Sélectionné à Toronto, le film n'a pas obtenu de récompense, mais confirme les motivations de la jeune cinéaste.

Nicole Vercueil



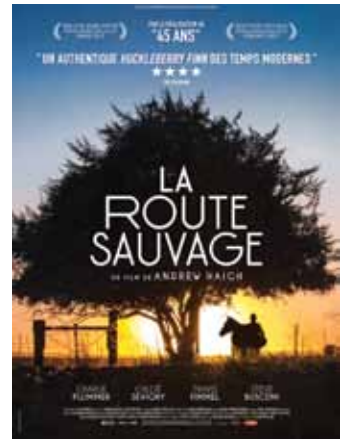
Exil et écriture

Festival de cinéma européen des Arcs, 16-23 décembre 2017

Pour sa 9^{ème} édition, le festival a mis l'Allemagne à l'honneur.

La Flèche de cristal et trois autres prix ont été décernés au film d'Andrew Haigh (Royaume-Uni), *La route sauvage* (*Lean on Pete*). Déjà présenté à la Mostra de Venise, il raconte la fugue d'un adolescent à travers les États-Unis : une interprétation époustouflante du jeune Charlie Plummer et une mise en scène toute en délicatesse. Le Prix Cineuropa a couronné *Sonate pour Roos* de Boudewijn Koole (Pays-Bas), un des plus beaux films du festival, qui parle de rapports mère-fille et d'adieux à la vie, avec un travail exceptionnel sur l'image et sur le son.

Une thématique a émergé, hélas dans l'air du temps, celle de l'exil et des migrations : *Beyond Words* d'Ursula Antoniak (Pays-Bas), *Western* de Valeska Grisebach (Allemagne), *The Charmer* de Milad Alami (Danemark), *Welcome to Germany* de Simon Verhoeven (Allemagne), *La mauvaise réputation* d'Iram Haq (Norvège)... Plus original est le thème de l'écriture comme passion essentielle de la vie, qui passe à travers *Scary Mother* d'Ana Uru-shadze (Géorgie), pas totalement abouti, et *The Motive* de Manuel Martín Cuenca (Espagne), tout à fait réjouissant. Le Prix du jury Jeunes est revenu au film *Le Capitaine* de Robert Schwenke



(Allemagne) qui relate la virée crépusculaire et sadique d'une bande de déserteurs allemands dans les derniers mois de la guerre : la lourdeur de la mise en scène et la complaisance à montrer les exactions, meurtres et autres ignominies interrogent sur ce choix du jeune public.

Nic Diamant



Lisa Miller lors de la remise des prix

Ce festival est dédié aux jeunes réalisateurs et réalisatrices germanophones, donc on y voit des films de fin d'étude, des premiers et seconds films. Cela amène beaucoup de fraîcheur. On sort des éternels problèmes de quadras englués dans une vie relationnelle compliquée, pour se consacrer aux questionnements des

jeunes, la vie des ados et des jeunes adultes, ou encore le regard des jeunes sur des questions de société. Les organisateurs, les responsables de la sélection, tous sont encore très jeunes et l'ambiance est du tonnerre.

Des chrétiens tolérants

Le film que nous avons primé, *Landrauschen* de Lisa Miller, raconte sur le mode de la comédie les déboires d'une jeune fille, Toni, qui revient à la fin de ses études dans son village pour y chercher du travail. Son amie, éducatrice dans un centre catholique d'accueil pour réfugiés, est sous la menace de licenciement à cause de son homosexualité - ce qui met en rage Toni.

Vive la jeunesse

Festival Max Ophuls à Sarrebruck, 22-27 janvier 2018

Malgré la satire, les personnages sont traités avec tendresse. Presque tous sont des amis ou parents de la réalisatrice, dans leur propre rôle. Lisa Miller soulignait lors de la remise des prix (elle a gagné également le Grand prix du festival, ainsi que celui du scénario) que le nôtre était particulièrement important pour elle, car cela prouvait qu'il y avait des chrétiens tolérants, et qu'elle allait accrocher notre diplôme dans le presbytère. Remarquons que 8 des 16 films en compétition étaient réalisés par des jeunes femmes.

Waltraud Verlaquet,
membre du jury œcuménique

En quête de sens

Festival chrétien du cinéma 20-26 janvier 2018

Telle était la devise cette année à Montpellier, où plusieurs Profilions ont pu suivre ce programme placé sous cette béatitude :

« Heureux les pauvres, les doux, les affligés, les assoiffés de justice, les miséricordieux, les cœurs purs, les artisans de paix ... ils verront Dieu. » (Plus d'informations sur le site)

Belfort 2018

Créé par Janine Bazin en 1986, Entrevues Belfort est un festival international de cinéma dédié à la jeune création contemporaine et aux rétrospectives d'auteurs.

Le Grand prix est allé cette année à *Nul homme n'est une île* de Dominique Marchais, en salle le 4 avril, voyage de la Méditerranée aux Alpes où l'on découvre des hommes et des femmes qui travaillent à faire vivre localement l'esprit de la démocratie.

La rétrospective 'Hollywood avant la censure' (1929-1934) fut un hommage à l'extraordinaire liberté de ton qui caractérisait la représentation des femmes avant l'application – jusqu'en 1966 ! – du code Hays : de Lubitsch, *The Smiling Lieutenant*, à Alfred E. Green, *Baby Face*, en passant par un film rare de Cukor, *Girls About Town*, avec des actrices comme Barbara Stanwick, Mae

West ou Miriam Hopkins. Saïd ben Saïd, le producteur des derniers films de Brian de Palma, Cronenberg, Verhoeven et Garrel, a livré, à côté de ces derniers, un aperçu de sa cinéphilie à travers dix des quarante films constituant son 'festival rêvé' : parmi ces perles, on s'est régalé de *La petite Lise* de Jean Grémillon (1930), *Le destin de madame Yuki* de Mizoguchi qui aborde de façon très décomplexée pour les années 1950 la question de la sexualité féminine, ou encore l'époustouflant *Bullworth* de Warren Beatty (1998).

La rétrospective 'Histoire secrète du cinéma à la télévision française' s'est attachée aux travaux pour la télévision

de grands cinéastes français (Carax, Rozier, Varda), présentant plusieurs œuvres d'une grande rareté, pour certaines encore jamais projetées au cinéma, dont *Le père*, de Claude Chabrol, œuvre-dispositif réalisée dans le cadre de la série Réalité-Fiction.

A noter enfin une section de cinéma en réalité virtuelle proposant une nouvelle expérience de la perception, très en vogue actuellement, et une rétrospective intégrale des longs métrages de Charlie Chaplin pour accompagner le film au programme du baccalauréat des lycées, option cinéma-audiovisuel.

Jean-Michel Zucker

L'ours et la colombe

Festival de Berlin, 15-25 février 2018

Une fois n'est pas coutume, on ne saurait imaginer plus grande différence que celle entre l'Ours d'or et le Prix du jury œcuménique de Berlin. Le premier, décerné par le jury international de la Berlinale, est allé à *Touch Me Not* de la réalisatrice roumaine Adina Pintilie. Loin de l'humour qu'on apprécie souvent dans des films des pays de l'Est, celui-ci nous présente de façon mi-documentaire, mi-fiction des thérapies de libération sexuelle avec des images crues, accompagnées d'un discours quasi-religieux qui élève le sexe au rang d'objet d'adoration. On peut à peine dire que le film soit controversé dans la presse, tant les avis étaient négatifs. Alors ? Choix politique ? Celui de privilégier les films de femmes, relativement peu représentés à Berlin ? Volonté de provoquer pour protester contre un certain musellement de la parole (et des films) dans de nombreux pays ?

Au contraire, le choix du jury œcuménique est allé à un film d'une

pudeur et d'une tendresse infinies. Non pas une pudeur qui ne serait que le résultat d'une censure coincée, non, la vraie, celle qui respecte les êtres et leurs sentiments et qui s'en approche avec délicatesse. Il s'agit de *In den Gängen* (*Dans les allées**) de Thomas Stuber. L'histoire qu'il raconte se joue dans l'ex-RDA, c'est celle de petites gens qui vivent au mieux leur misère quotidienne, avec une solidarité et une attention des uns aux autres qui réchauffent le cœur. Ce sont là les valeurs prônées par le socialisme dans lequel les personnages ont grandi, et qui sont malmenées par la concurrence effrénée du marché libre. N'oublions pas que le passage de l'Allemagne de l'Est sous la houlette de l'Allemagne de l'Ouest après la chute du mur a créé aussi un sentiment de frustration chez les laissés-pour-compte. C'est à la grandeur d'âme de ces derniers que ce film rend hommage.



Sandra Hüller, Franz Rogowski dans *In den Gängen* (*Dans les allées*)

Un autre film important traitant de l'Allemagne de l'Est va sortir en France début mai (à ne pas louper !), *La révolution silencieuse* (*Das schweigende Klassenzimmer*) de Lars Kraume, d'après une histoire vraie de 1956 (v. le billet d'humeur, l'interview de Lars Kraume et le compte rendu de la conférence de presse en ligne).

Waltraud Verlauguet



Voir sur la page Berlin du site les billets d'humeur sur les différents films
* Titre provisoire

La villa

de Robert Guédiguian, France, 2017, 1h47

Angèle, une actrice dans la soixantaine, revient dans la maison familiale d'une calanque de Marseille, après une absence de 20 ans. Au chevet de son père qu'une attaque a rendu muet, elle retrouve ses frères et tous trois vont faire le bilan de leur vie et de la période passée. La venue de petits réfugiés va les ancrer dans l'avenir. Quatre générations sont en présence.

Fable de famille dans les calanques

CHAMP

Comme souvent chez Guédiguian, *La Villa* est une fable, ici sur la famille. Une famille non pas rétrécie à la taille d'un appartement d'aujourd'hui, mais ouverte comme la fidèle équipe du réalisateur accueillant les nouveaux membres Anaïs Demoustier et Robinson Stévenin.

Fidélité de 37 ans dont témoigne un flash du film *Ki lo sa* où les acteurs de *La Villa* ont trente ans de moins. Relations sociales, citoyenneté, accueil des migrants, forment l'essentiel.

Ariane Ascaride lors du tournage de *La villa*

Le récit commence face à la calanque ; le père vu de dos, solitaire sur la terrasse, s'accorde une dernière cigarette interdite par la Faculté. C'est l'infarctus. Se regroupent alors ses trois enfants, Angèle, Armand, et Joseph avec sa 'trop jeune' amie Bérengère. L'harmonie qui s'établit progressivement autour du vieillard inconscient s'étend aussi aux voisins de toujours, à leur fils médecin, à un jeune pêcheur, poète naïf et amoureux. Elle atteint sa plénitude après le suicide du couple voisin. Amputée de deux membres, la 'famille' réunie sur la terrasse communique par échange de cigarettes et circulation du briquet. Après le huis-clos des retrouvailles des frères et sœur blessés par leurs vies, le cinéaste élargit peu à peu l'horizon vers le port, les chemins, enfin la somptueuse baie de Marseille où Angèle s'échappe avec le jeune pêcheur passionné.

Le petit train côtier, nuit et jour, roule loin au-dessus, et ponctue les heures, rappelant cet ailleurs où les gens pressés n'apprécient plus la calanque qu'en passant, d'un viaduc entre deux tunnels de leur vie active.

La découverte des petits réfugiés de la mer cachés dans un nid sous les pins, nourris de l'eau et des graines déposées par Armand pour le gibier, n'est pas vraisemblable : tout propres, tout beaux, allégorie placée là comme une statue sur une place publique, 'Sans Famille'. Une fille et deux garçons, comme furent Angèle, Armand et Joseph, comme avant eux le père et le vieux couple ami ; ils découvriront ce terreau qui sera le leur, les sentiers de la garrigue, l'écho renvoyé par les arches du viaduc. Les anciens sont destinés à disparaître, des nouveaux les remplacent : ronde de la vie.

Nicole Vercueil

Ennuyeusement incroyable CONTRE

Il est des réalisateurs qui peuvent aborder n'importe quel sujet avec brio, par exemple Billy Wilder ou les frères Coen. D'autres racontent toujours la même chose, et malheureusement Guédiguian appartient à cette seconde catégorie. Pour aggraver son cas, ses films ont généralement lieu au même endroit, à Marseille, avec les trois mêmes acteurs, Ariane Ascaride, Jean-Pierre Darroussin et Gérard Meylan qui, selon les scénarios, peuvent interpréter un couple mari-femme ou un duo amant-maîtresse. Dans *La villa*, ce sont des frères et sœur et l'impression de déjà vu est frappante dès le début du film.

L'intrigue est en outre pleine de clichés et de situations improbables comme celle du jeune pêcheur amoureux de la comédienne vieillissante, ou celle des trois enfants syriens naufragés, un peu trop propres sur eux pour que ce soit crédible, et qui apparaissent dans le dernier tiers du film.

Que veut nous montrer le réalisateur avec l'irruption de ces enfants, comme tombés du ciel ? Que le temps qui passe et la nostalgie du passé ne sont pas tout dans la vie ? C'est dérisoire ! Le film se veut émouvant, sincère, plein de bons sentiments et de bonnes actions, mais

malheureusement on n'y croit jamais et c'est bien dommage. La raison en est peut-être que Guédiguian fait du théâtre, et non pas du cinéma. En est témoin le village déserté de ses habitants, où se passe l'histoire, qui ressemble à un décor de théâtre. Le réalisateur s'est trompé de genre et son œuvre, qui se veut pleine d'humanité, en devient ennuyeuse, terrible défaut.

Jean Wilkowski

CHAMP

La misogynie dans le Septième art a prévalu depuis ses origines, laissant les femmes à l'écart de la réalisation, alors même que le tout premier réalisateur, avant Méliès, était une femme, française, qui avait tourné dès 1896, Alice Guy. A l'image de la société, tout au long du XX^{ème} siècle, le monde du cinéma a écarté 'la moitié de l'humanité' des postes décisionnaires tout en empêchant sa créativité. Cependant la situation s'améliore et le Centre national du cinéma fait état d'une hausse de 70% du nombre des réalisatrices en dix ans et Céline Sciamma comme Deniz Gamze Ergüven ou Haifaa Al-Mansour peuvent crier à leur tour : « Moteur » ! Le premier volet de ce dossier spécial décrit l'évolution du *star system* à celui des femmes réalisatrices. S'ensuit une analyse de la filmographie de deux 'grandes' du Pacifique, Jane Campion et Naomi Kawase, qui dégagent leurs points communs et leurs différences. En contrepoint, on verra que de plus en plus de metteuses en scène aiment filmer la guerre et l'action ou créer des contextes de western. Enfin, deux visions masculines des femmes, celles de Lars van Trier et de Nabil Ayouch seront exposées, illustrant notamment que la cause des femmes avance aussi dans la tête des hommes.

Du *star system* aux femmes réalisatrices

C'est à Hollywood que se dégage la figure de la star, dans les années 1914 - 1920, alors que le cinéma se structure en industrie.

Nous nous attacherons ici à pointer les grandes lignes montrant comment les femmes sont passées du statut de la *vamp* à celui d'actrice, puis depuis environ deux ou trois décennies, à celui de réalisatrice.

De la vamp à l'actrice

La première vamp est née en 1914, c'est Theda Bara dans un film de Frank Powell. Attitudes oscillant entre innocence et scandale, et érotisme des vêtements, laissant deviner les formes du corps, sans les montrer. La femme est imprimée sur la pellicule, éveillant le désir des spectateurs. Dans cette catégorie, citons quelques noms désormais oubliés : Olga Petrovna, Valeska, Louise Gaum. Le cinéma invente la 'femme-objet'. Dans les années 30, les goûts évoluent. Il est vrai que les studios veulent faire oublier les horreurs de la guerre. Avec la notion du glamour, apparaissent des femmes qui incarnent le rêve américain : May Murray, Clara Bow, Louise Brooks, Greta Garbo,

Mae West, et surtout Marlene Dietrich. De la femme fatale et inaccessible, on passera à des êtres plus complexes, plus proches du spectateur : ainsi Rita Hayworth (*La Dame de Shanghai*) puis Marilyn Monroe (dans le film de Huston, *The Misfits*) deviennent plus des actrices. Dans les années 50 va se déliter le *star system*. C'est l'époque où s'affirment Ingrid Bergman, Danielle Darrieux, Martine Carol et où apparaissent de nouvelles grandes actrices telles que Jeanne Moreau, Catherine Deneuve.

Réalisatrices en France

Dans un monde presque totalement dominé par les hommes, le cinéma ne fait pas exception. La rétrospective des femmes cinéastes est riche en enseignements, en particulier concernant leur regard sur la vie, les gens, le monde. Savez-vous que la première femme cinéaste date de la naissance du cinéma ? Elle se nommait Alice Guy-Blaché ; son premier film

« Les stars sont ces acteurs et actrices reconnus dans le monde entier, sur qui les studios peuvent bâtir des succès à répétition par d'inépuisables variations autour d'un personnage » (Yannick Denée dans le *Dictionnaire de la pensée du cinéma*).

date de 1896 (*La fée aux choux*). Se distinguant des frères Lumière, elle se lança dans la réalisation de films de fiction (qui racontent une histoire). Elle réalisa plus de 100 films !

A part Germaine Dulac (années 20) et Nicole Vedrès (années 40-50), il faudra attendre les années 60 pour découvrir des réalisatrices remarquables : Agnès Varda, Danielle Huillet, Marguerite Duras. Puis on constate une augmentation de femmes cinéastes, environ une trentaine dans les années 1980-2000 (dont Agnès Jaoui, Nicole Garcia, Claire Simon, Brigitte Roüan ...) Depuis 2010, de nouvelles cinéastes : Emmanuelle Bercot, Maiwenn, Valérie Donzelli connaissent le succès public.

Alain Le Goanvic

Alice Guy, cinéaste avant Méliès

« On a souvent contesté à Alice Guy le mérite d'avoir été, après Louis Lumière, la première personne au monde à réaliser des films, donc la première cinéaste, sans distinction de sexe. Aujourd'hui, il est rigoureusement établi que... Alice Guy a réalisé sa *Fée aux choux* au début de l'année 1896, quelques semaines avant l'entrée en lice de Georges Méliès. » (Charles Ford, *Femmes cinéastes ou le triomphe de la volonté*, 1972)

Le premier réalisateur de fiction était donc une réalisatrice de vingt-trois ans. Et cette *Fée aux choux*, tournée « en dehors de ses heures de travail », suivant l'exigence de son employeur Léon Gaumont, a joui d'un tel succès qu'Alice se retrouva à la direction du Service de vues de fictions. Il faut dire que le plan fixe de cinquante secondes est un tableau enchanteur : devant une barrière couverte de fleurs, deux allées de choux encadrent un chemin où une charmante fée enrubannée cueille l'un après l'autre, puis dépose sur le sol deux nouveaux-nés suivis d'un poupon. Premier film de fiction et première leçon d'éducation sexuelle de l'histoire du cinéma !

La partie du film *Les Fredaines de Pierrette* qui nous est parvenue, colorée à la main à l'aide de pochoirs, est une évocation de l'adage : « Quand le chat n'est pas là les souris dansent ». La caméra est encore fixe, Pierrot et Pierrette dansent un au-revoir. Dès qu'il est parti, Pierrette se pomponne et accueille Arlequin avec qui elle reprend

sa danse. Premier pas vers le futur générique, un petit panneau venant de la droite apparaît quelques secondes au début du film vers le bas de l'écran : Elgé - Paris, la marque des initiales de Léon Gaumont.

Innovatrice tous azimuts

Georges Demenÿ avait accouplé deux machines permettant la prise simultanée de vues et de sons, le chronophone. Alice, curieuse de toute nouveauté, réalisa des 'phonoscènes', en particulier sur Félix Mayol chantant Lilas Blanc, et tourna aussi en 1905 le *making of* de l'une d'elles, premier de l'Histoire, où le plateau des Buttes Chaumont est installé au fond pour un spectacle de danse avec chœur de chanteuses, les caméras ainsi que le chronophone se trouvent sur l'avant du plateau, cameramen de dos. La caméra du *making of*, vers laquelle Alice se retourne fréquemment, se situe en hauteur et, balayant lentement la scène, marque déjà l'abandon du plan fixe.

Alice et Herbert Blaché, son mari, déménagèrent en 1910 pour le New Jersey où, abandonnant le chronophone de la Gaumont, elle fonda la première société de production, la Solax Film Co. Ses films vont se démarquer de ceux tournés à l'époque en France, où le jeu restait théâtral et outré. Dans *Falling Leaves*, en 1912, drame vécu par une famille dont la fille aînée est atteinte de tuberculose, le jeu étonnamment moderne reste mesuré, les gestes sont justes, même ceux de la petite sœur qui tient un rôle à part entière. Sur le plateau est écrit : Soyez naturel !

En 1917, alors qu'elle a cédé à son mari la présidence de la société, celui-ci fait de mauvaises affaires, ce qui les amène à vendre les studios. Le divorce aura lieu cinq ans plus tard. Son retour en France en 1922 marquera la fin de sa carrière. Après un hommage rendu à son travail par la Cinémathèque française en 1957, elle sera décorée de la Légion d'honneur en 1958.

Nicole Vercueil

Portraits de femmes avec arbres

Réalisatrices du Pacifique, Jane Campion et Naomi Kawase, deux grandes figures du cinéma d'aujourd'hui, se démarquent par leurs choix dans leurs films de personnages principaux féminins prépondérants.

Nous nous proposons, en quelques exemples, de rechercher leurs points communs et leurs différences, autant dans leurs origines que dans certaines de leurs réalisations.

Jane Campion, Néo-Zélandaise, a été la première femme cinéaste Palme d'or à Cannes pour *La leçon de piano* (1993). De son œuvre nous retiendrons

d'abord ce film : Ada, jeune femme muette, arrive avec sa fille et son piano en Nouvelle-Zélande pour y épouser Alistair, un inconnu. Les émotions d'Ada n'ont pas d'autre exutoire que leur expression

(suite p. 10)



Anna Paquin, Holly Hunter dans *La leçon de piano*



Jane Campion au festival de Cracovie en 2010

(suite de la p. 9)

à travers sa musique. Nous nous intéresserons aussi à *Sweetie* (1989) où des dysfonctionnements familiaux perturbent Dawn (appelée Sweetie, rôle-titre du film) et Kay, deux sœurs totalement dissemblables : la première, instable, croyant encore en sa capacité de répondre aux ambitions de son père à son égard, l'autre, démunie devant les débordements égocentriques de sa sœur.

Les arbres mythiques sont une ressource importante dans le cinéma de Jane Campion : en Nouvelle Zélande, l'île nord où elle est née est couverte de forêts primaires peuplées de divinités. Les hautes futaies de *La leçon de piano* sont des personnages à part entière. Ils sont objets de l'amour que les enfants imitent, profanant ainsi aux yeux d'Alistair, leur propriétaire, leurs troncs vénérables. Les ancêtres feuillus sont capables aussi de donner la mort, comme dans *Sweetie* lorsque Dawn, qui trouvait jusqu'alors toujours refuge dans la cabane vissée aux branches de son arbre favori, refuse rageusement de descendre de son per-

choir, et provoque son effondrement. Cette scène dramatique symbolise la destruction définitive de la confiance aveugle de Sweetie en son père, destruction à laquelle elle ne peut survivre.

Naomi Kawase, Grand prix du jury du festival de Cannes pour *La Forêt de Mogari* (2007), a été la seconde femme (après Samira Makhmalbaf) récompensée par un Prix œcuménique, pour *Vers la lumière* (2017). Chez Naomi, les références seront *La Forêt de Mogari*, où Machiko, jeune aide-soignante d'un patient atteint de la maladie d'Alzheimer, se perd avec lui dans les bois, et, comme lui, y retrouve les fantômes des aimés disparus, et *Les délices de Tokyo* (2015) où Tokue, une petite vieille dame ancienne lépreuse, découvrant l'extérieur de l'hôpital où elle a vécu confinée, connaît une joie éphémère dans les contacts avec

la jeunesse et la vie.

Force et fragilité.

« On cherche quelque chose au fond de soi qui puisse nous redonner de la confiance et de la force... »

dit Naomi. Naomi Kawase a été élevée par son grand-oncle et sa grand-tante, dans la région de Nara où se trouve Kazugayama, une forêt primitive sacrée pour les bouddhistes et les shintoïstes. Le film *La Forêt de Mogari* y a puisé ses rencontres apaisantes avec les esprits. Dans *Les délices de Tokyo*, les cerisiers en fleurs, même enserrés dans des lacs de fils électriques, semblent conférer à la frêle Tokue une assurance douce mais tenace.

Les héroïnes des deux cinéastes sont souvent des femmes à la fois fortes et fragiles et leurs sentiments se révèlent dans des situations ordinaires. Kay, dans *Sweetie*, dévoile ses superstitions devant le béton fissuré de sa terrasse alors que, dans *Les délices de Tokyo*, Tokue

se réalise dans le don d'un petit bonheur à son entourage : la consommation de ses gâteaux.

Mais dans les films de Jane Campion, l'énergie des personnages féminins est portée à son paroxysme. Les expressions de douleur d'une grande violence sont fréquentes, comme chez *Sweetie* abandonnée lâchement par son père, ou encore Ada enfermée par son mari. Elles entendent prendre leur vie en main, malgré leur non-conformisme ou leurs extravagances. Les désordres intérieurs se reflètent dans les décors encombrés et chahutés. On devine l'influence de l'artiste Frida Kahlo dans le style, les couleurs et les héroïnes. Par contre, pour Naomi Kawase, la force intérieure acquise demeure dans le souvenir de cette acquisition. Tokue, après avoir connu la liberté le temps de deux floraisons de cerisiers, retourne dans son isolement contraint, gorgée de souvenirs qui la raffermissent. La réalisatrice japonaise ajoute à sa phrase citée plus haut

« ...et quand on trouve ce point d'appui dans le monde, on peut être tout seul et continuer. »

Nicole Vercueil

Naomi Kawase au festival de Cannes en 2014



Violences, guerre, armes, cow-boys...

... les réalisatrices aussi

Les réalisatrices se passionnent désormais pour des sujets qui étaient jusqu'alors l'apanage de leurs confrères masculins, s'emparant de la guerre, de la violence et même... du western. Ainsi ces deux dernières années Kathryn Bigelow, Chloé Zhao, Valeska Grisebach et, en France, les sœurs Delphine et Muriel Coulin.

Première femme à avoir obtenu l'Oscar du meilleur réalisateur en 2010 pour le thriller de guerre (en Irak) *Démineurs*, Kathryn Bigelow, une Américaine de 66 ans, a connu succès et notoriété dès 1991 avec *Point Break - Extrême limite*. Cette histoire d'un agent FBI opposé à un gang exprimait déjà le goût de la cinéaste pour les films politiques et la recherche de la vérité, ainsi que son talent pour filmer la violence, la cruauté et l'humiliation. En 2012, dans *Zero Dark Thirty*, poursuivant son exploration de la guerre en Irak, elle relatait la traque de Ben Laden ; le film a reçu 5 nominations aux Oscars. En 2017, son troisième long-métrage, *Detroit*, revenait sur les émeutes raciales de 1967 dans l'ancienne capitale de l'automobile. Le film commence par décrire habilement le contexte de confrontation aiguë entre blancs et noirs et entre classe aisée et classe défavorisée ainsi que sur la tension extrême qui imprégnait alors les deux camps. La scène centrale, presque insoutenable, se déroule dans le motel Algiers où un groupe de jeunes musiciens noirs passaient la soirée et où, bafouant toute procédure, un trio de policiers blancs fait irruption.

Violence du machisme

Ils vont s'acharner de manière sadique sur les jeunes gens, en tuant trois à bout portant, mais seront acquittés par la suite. L'indignation de la réalisatrice face à l'injustice évoque celle de Costa Gavras dans *Z* ou *L'aveu*. Sa caméra révèle sans concession la cruauté bestiale des bourreaux ainsi que les sévices corporels et les humiliations subis par les victimes noires. Cinquante ans après les faits, ce rappel est d'autant plus pertinent que perdurent



Ariane Labed et Soko dans *Voir du pays*

les affrontements interraciaux dans l'Amérique de Donald Trump.

Les Françaises Delphine et Muriel Coulin ont quant à elles dénoncé les conséquences psychologiques de la guerre en Afghanistan dans *Voir du pays* (2016), couronné du prix du meilleur scénario à Cannes (Un certain regard). Comptant parmi les très rares films français à oser aborder l'engagement du pays dans une guerre à l'extérieur, le film décrit le retour, après six mois de participation aux actions militaires en Afghanistan, de deux jeunes militaires françaises et de leurs collègues masculins. Le petit groupe est convoqué pour un passage de trois jours dans un club de vacances, à Chypre, avant de rentrer en France : un 'sas de décompression' au bord de la Méditerranée, où tout près des touristes qui s'amusent, des psychologues, médecins et professionnels de la relaxation tentent de dénouer les

traumatismes subis par les jeunes militaires. Pour les deux héroïnes, deux soldates qui se sont un jour engagées dans l'armée pour 'voir du pays', en plus du feu de l'ennemi et de la peur de mourir, s'est ajoutée la violence du machisme de leurs compagnons d'armes. Le film s'appuie sur des témoignages recueillis notamment à Lorient, ancienne ville de garnison dont sont originaires Delphine et Muriel Coulin.

L'intervention occidentale en Afghanistan avait également inspiré la réalisatrice allemande Féo Aladag en 2010 : son film *Entre deux mondes* décrivait une 'drôle de guerre' dans un village fortifié défendu conjointement par les combattants afghans et les forces de l'OTAN contre l'avancée des talibans.

Autre cadre longtemps masculin, celui du western imprègne la filmographie

(suite p. 12)



La dernière piste

(suite de la p. 11)

de Chloé Zhao, une Chinoise installée à New-York. Après *Les chansons que mes frères m'ont apprises* (2015), tourné dans la réserve indienne de Pine Ridge, dans le Dakota du sud, la réalisatrice a récidivé pour *The Rider*, primé à Cannes et à Deauville en 2017. Y confirmant son attirance pour le mystère des êtres marginaux, elle raconte l'histoire d'un jeune cow-boy, Brady, dresseur de chevaux et étoile montante du rodéo qui voit sa vie basculer après un accident de rodéo. Elle filme avec une manifeste empathie la beauté de la nature, les immenses étendues herbeuses, l'aridité des montagnes, les couchers de soleil flamboyants, les feux de camps dans la nuit et les chevaux en liberté. Brady vit en symbiose totale avec cette nature.

« Les chevaux sont faits pour courir dans la plaine et les hommes pour les chevaucher »,

dit-il. Les deux scènes de dressage de chevaux où l'on voit la parfaite entente entre Brady et le cheval sont magnifiques.

Le droit d'être vulnérables

Le renoncement du jeune homme à sa vie de cavalier sera d'autant plus dur.

« Les films avec lesquels nous avons grandi étaient tous tournés par des hommes »

a déclaré Chloé Zhao, dans une interview à *Courrier international* ;

« ...ils m'ont toujours laissée sur un manque. Un réalisateur masculin ne filme pas les hommes de la même fa-

çon qu'il filme les femmes, il laisse en général peu de place à la vulnérabilité ».

Selon elle,

« il est très important que le féminisme ne se borne pas à inculquer aux filles qu'elles doivent se montrer plus fortes, il faut aussi apprendre aux garçons qu'ils ont le droit d'être vulnérables ».

Appartenant à la Nouvelle vague allemande d'après la réunification, Valeska Grisebach avoue une attirance semblable à celle de l'Américaine, après avoir

« grandi avec les westerns des années 1970 ... et s'être identifiée aux héros masculins des westerns ... J'ai craqué pour eux sans en faire partie. Il se peut que ce conflit ait aussi contribué à mon désir d'explorer ce genre très masculin »,

a-t-elle expliqué, dans une interview au Centre national du cinéma (CNC). Dans *Western*, un groupe d'ouvriers allemands s'installe sur un chantier difficile en pleine campagne bulgare, près de la frontière grecque. Dirigée par l'œil féminin de Valeska Grisebach, la caméra rend un hommage furtif aux corps des ouvriers au travail, à leur masculinité, leurs muscles et leur force :

« Un monde dans lequel les femmes sont absentes, mais toujours présentes dans les fantasmes des hommes »

note-t-elle encore. Dans le village

voisin, on observe avec méfiance ces étrangers, dont on ne comprend ni la langue ni les intentions, tandis que le personnage principal, Meinhard (Meinhard Neumann), monte à cru un cheval blanc, personnifiant, comme les héros des westerns classiques, l'envie d'aventure et la quête d'indépendance et de liberté.

En 2010, l'Américaine Kelly Reichardt était allée encore plus loin dans la citadelle imprenable avec un vrai western de l'époque de la Conquête de l'Ouest : *La dernière piste*. On est en 1845, cette fois dans l'Oregon, et trois familles de fermiers tentent de traverser le désert. Tout en gardant les archétypes du western, la caravane, les grands espaces, le soleil brûlant, l'Indien..., la cinéaste imprime à son œuvre un style personnel : rythme lent, peu d'action et l'accent mis sur le déroulement de la vie quotidienne. Au lieu d'héroïser la réalité, elle l'humanise et tout en prenant à contre-pied les canons du genre, elle insiste sur la psychologie des personnages.

Françoise Wilkowsi Dehove (avec Jean Wilkowsi)

Quelques chiffres :

Jane Campion seule femme Palme d'or, Kathryn Bigelow seule femme à avoir reçu l'Oscar du meilleur réalisateur.

En 10 ans hausse de 70% du nombre de réalisatrices.

22,3% des films français sont faits par des réalisatrices contre 19,7% en Allemagne et seulement 11% au Royaume-Uni et en Espagne. Il n'y a que 10% de réalisatrices aux USA.

En France, le salaire moyen d'une réalisatrice est inférieur de 42% à celui d'un réalisateur. Budgets accordés aux réalisatrices : 3,5 M€ (4,7 M€ pour les réalisateurs). Division du travail : 96% de femmes chez les scriptes, 88,4% des costumiers, 74% des coiffeurs-maquilleurs (étude 2006-2012 du CNC sur la place de la femme dans l'industrie audiovisuelle).

Visions masculines des femmes

Lars von Trier, cinéaste misogyne ?

Effervescence en 2009 à Cannes au moment de la remise du Prix du Jury œcuménique : un 'anti-prix' est décerné à *Antichrist*, en signe de protestation contre la représentation du personnage féminin, victime et bourreau à la fois. Lars von Trier est montré du doigt par un autre cinéaste (Radu Mihaileanu). Par-delà cet événement, il s'agit donc d'examiner si le cinéaste danois doit être accusé de misogynie dans ses films, ou d'une misanthropie malade. Dans quatre de ses films, quatre portraits :

Breaking the Waves (1996) est l'histoire d'une fille simple, Bess (Emily Watson), qui vit dans une communauté rigoriste écossaise. Elle épouse Jan, qui travaille sur une plateforme pétrolière. Gravement blessé dans un accident de travail, il est paralysé. Pour l'aider à survivre, il lui demande de se prostituer et de lui raconter ses aventures sexuelles. Par amour pour lui, elle accepte, allant jusqu'au rejet et à la déchéance.

Dancer in the Dark (2000) : Selma (incarnée par Björk, la chanteuse islandaise) est une émigrée tchèque, atteinte d'une maladie qui la rend aveugle. Son fils est atteint du même mal. Elle est venue aux Etats-Unis pour le faire opérer. Elle travaille comme ouvrière pour payer l'opération, mais son employeur décide de la licencier à cause de son handicap. L'argent économisé est volé par un voisin, qu'elle tue accidentellement. Elle est arrêtée, jugée et condamnée à mort. Et le cinéaste nous montre son exécution. Terrible mélodrame que le sacrifice d'une mère, dans l'injustice la plus totale !

Dogville (2003) : dans une ville des Rocheuses aux Etats-Unis, au temps de la Grande dépression, une femme, Grace (Nicole Kidman) demande à être hébergée. Elle propose de rendre service à la communauté, mais elle découvre le mépris, la haine, la lâcheté des habitants. Alors elle décide de tous les tuer !

Antichrist (2009) : ce film marque une progression dans l'horreur et l'abjection. Pendant qu'un couple fait

l'amour, leur enfant sort de sa chambre et tombe par la fenêtre (séquence tournée au ralenti). La femme s'appelle simplement Elle, l'actrice est Charlotte Gainsbourg ; *Deuil*, *Chaos*, *Désespoir* sont les titres des séquences cauchemardesques où est plongé le couple. Le mari Lui (Willem Dafoe) tente une thérapie pour la sauver. Mais on assiste à une dégradation inexorable de la femme, en proie aux hallucinations et à son instinct de meurtre sur son mari. Il en réchappera de peu, tuera sa femme et brûlera son cadavre (comme au Moyen Age pour les sorcières). La négation de la femme et, ce qui est pire, par la femme elle-même (voir les scènes de mutilations sexuelles).

Un drôle de cinéaste

Lars von Trier a obtenu de nombreux prix. Pour ne parler que de Cannes, on relève : Grand prix en 1996 pour *Breaking the Waves* ; Palme d'or et Prix d'interprétation féminine (Björk) en 2000 pour *Dancer in the Dark* ; Prix d'interprétation féminine à Charlotte Gainsbourg dans *Antichrist* en 2009, et en 2011, Prix d'interprétation féminine à Kirsten Dunst dans *Melancholia*... Mais la personnalité fantasque et provocatrice du cinéaste irrite. Ses propos sur le nazisme et Hitler en 2011 lui vaudront l'opprobre général et le quasi-bannissement du festival !

Alors, comment qualifier la vision de la femme chez Lars von Trier ? Pour compléter la liste de ses films où la femme a le rôle principal, on peut citer *Manderlay*, *Melancholia*, *Nymphomaniac*. Ainsi, la femme chez ce cinéaste a une place privilégiée, c'est le moins qu'on puisse dire. Les actrices qui

ont accepté de jouer sous sa direction ont reçu un prix d'interprétation ! Il est vrai que ses personnages féminins sont tellement chargés d'anormalité, d'outrance et de victimisation, que les actrices qui les incarnent ont été obligées de se surpasser. Caractéristiques de la femme selon M. von Trier :

- Elle se sacrifie par amour en vendant son corps (Bess) ;
- Elle est exécutée sans circonstances atténuantes (Selma) ;
- Scandalisée par la veulerie et la bêtise des gens, elle se transforme en tueuse (Grace) ;
- Anihilée par son sentiment de culpabilité, Elle s'autodétruit.

Il y a chez le cinéaste danois une tendance à la perversité, comme en témoignent ses scénarios. Il utilise la femme (simple et innocente) comme vecteur de ses obsessions sur la sexualité, l'oppression sociale et politique, la différence radicale entre l'homme et la femme. Misanthrope plutôt que misogyne... Malgré les qualités techniques et esthétiques de ses films, l'air y devient irrespirable.

Alain Le Goanvic

Emily Watson dans *Breaking the Waves*



Des réalisateurs qui regardent les femmes

En contre-champ d'un thème sur les réalisatrices nous avons eu envie de trouver des réalisateurs ayant une vision remarquable des femmes, avec une sensibilité presque féminine.



Asmaa Lazrak, Halima Karaouane, Loubna Abidar et Sara Elhamdi Elalaoui dans *Much Loved*

En citant le nom de Nabil Ayouch, cinéaste marocain, et son film *Much Loved* qui a fait scandale dans son pays en 2013, ce qui apparaissait comme un défi est devenu une évidence, une réalité. Il y a au Maghreb des réalisatrices étonnantes, sans peur des diktats patriarcaux et maîtresses de leur art. Et il y a les réalisateurs qui nous parlent de la femme maghrébine, sans tabou et avec empathie, quelquefois proches de l'intégration totale d'une féminité. Ils disent autre chose de la femme, loin de l'émancipation de l'Européenne et loin de la représentation orientaliste fantasmée.

Nabil Ayouch, Franco-Marocain de 48 ans et Nadir Moknèche, Franco-Algérien de 52 ans représentent cette sensibilité cinématographique particulière.

Much Loved, sorti à Cannes en 2015, a pour titre original *La beauté qui est en toi*. Interdit au Maroc, il a provoqué une fureur destructrice allant jusqu'à l'agression de l'actrice principale Loubna Abidar. Il faut lire son témoignage aux éditions Stock : *La Dangereuse - une femme libre*.

Noha (Loubna Abidar) est une prostituée qui vit, dans son appartement à Marrakech, avec quatre autres jeunes femmes qu'elle protège et fait travailler. Le seul homme présent est à leur service, à la fois chauffeur et garde

leurs 'sœurs de guerre' et compagnes de fêtes. Noha est une éponge ; consciente de sa condition, elle est solidaire de tous les faibles, et elle croit en sa force face aux riches Saoudiens et au flic véreux. Mais seule dans les ruelles, le visage fermé, voilée, elle pleure le rejet de sa famille qu'elle entretient pourtant avec l'argent que sa mère accepte pour s'occuper de ses frères et sœurs et de son fils qu'elle ne sait pas aimer. Il y a entre ces femmes des moments de complicité tendre et lascive, puis des disputes où les jurons pleuvent, et Noha semble exploser de violence. Mais c'est leur liberté qui prime et qui leur permet de dominer ces hommes qui pensent les posséder. Elles ne sont jamais victimes, même dans la pire humiliation elles reprendront leur libre arbitre.

Les femmes avancent

Les séquences longues et la caméra toujours au plus proche racontent le lien fort qui unit le réalisateur à ses personnages.

« J'ai aussi essayé d'aller chercher en moi ma part de féminité pour raconter cette histoire, je voulais que ce soit un film 'de femme' »

dit-il dans une interview, d'où l'importance de son équipe technique très féminine pour la réalisation. On retrouvera cette énergie dans son prochain film, dont la sortie est prévue en mars, *Razzia*, qui dénonce plusieurs formes d'intolérance avec cinq

personnages dont l'histoire se recoupe parfois : la femme jeune confrontée à l'avortement et celle qui, venue de son lointain Atlas, cherche encore son mari exilé, nous font battre le cœur plus fort.

Comme Marrakech était un personnage dans *Much Loved*, Alger est filmé au plus près de ses habitants, surtout les femmes dans *Viva Laldjérie* de Nadir Moknèche. Juste après les années de terrorisme, trois femmes, Papicha ancienne danseuse (jouée par Biyouna, actrice mythique) et sa fille Goussem, jeune femme libérée dans son corps mais trahie par son amant marié, vivent à la pension Debussy, à côté de Fifi la prostituée. Goussem est arrogante, égoïste et impulsive et veut se démarquer de sa mère, mais lorsque Fifi trouve la mort par sa faute, elle est ébranlée et voit moins durement le garçon qui venait l'attendre à la boutique où elle travaille. Le réalisateur aborde la nudité, la prostitution, l'homosexualité et la peur des artistes dans le contexte d'un pays meurtri, et l'abus policier focalise tous les abus faits aux femmes et aux genres différents. Papicha, elle, trouve réconfort chez les artistes qui préservent le passé des cabarets.

« Les Algériens doivent enfin accepter leur sensualité et leurs désirs »

dit Nadir Moknèche, conscient du pouvoir de l'artiste de transgresser les codes des interdits culturels. Tous ses films donnent la parole aux femmes mais il ira encore plus loin dans son dernier opus, *Lola Pater* qui parle de la transsexualité. Il y aborde un double tabou, l'homme devenu femme, joué par une Fanny Ardant plus que crédible, face à son fils qui doit remettre en cause son mode de pensée. Au Maghreb aussi les femmes avancent, dans leur représentation cinématographique et dans la tête des hommes.

Arielle Domon

Profession femme

Nous avons déjà consacré un 'Théma' (n°43 de la *Lettre de Pro-Fil*) à l'émancipation féminine, et le dossier du n°9 de *VdP* aux femmes au cinéma.

Cette fois, ce sont les femmes derrière la caméra¹. L'approche est différente, donc un nouveau dossier se justifie, néanmoins on n'a jamais eu l'idée de consacrer un dossier aux hommes. La recherche dans notre base de données sur le terme 'homme' donne à ce jour une douzaine d'articles, alors que sur le mot-clé 'femme' nous en obtenons plus d'une centaine. C'est un symptôme : 'la femme' pose problème. Qu'elle soit moins présente dans les postes-clés, la plupart du temps moins payée, c'est un fait qu'il convient de questionner. Dans le Théma n°43, je m'étais élevée contre le raccourci qui fait endosser à la religion la responsabilité de cet état des choses. Dans le dossier n°9, j'avais fait référence aux femmes dans la Bible et à leur rôle au début du christianisme. Je voudrais aujourd'hui me tourner vers l'Histoire, et plus précisément le Moyen Âge.

La brassieuse de bière

On a tendance à voir l'émancipation féminine comme une évolution linéaire. Or, en commençant à travailler sur Mechthild de Magdebourg, une question s'est imposée à moi : comment une femme pouvait-elle écrire au XIII^e siècle ?

L'Eglise s'était répandue d'abord autour d'une Méditerranée misogyne : les femmes y étaient des sous-hommes, comme l'a si bien défini Aristote. L'Eglise a donc coulé sa théologie dans cette vision, tout en l'adoucissant (v. le 'coin théo' n°43). Aux siècles suivants, elle se répand vers le Nord où règne une vision pyramidale : les humains sont répartis en rangs, à chaque rang la femme est inférieure à l'homme, mais

elle est supérieure à l'homme de rang inférieur. Un boulanger fait travailler sa femme et quand il meurt, celle-ci peut continuer son commerce. Leurs enfants font l'apprentissage du métier et la fille va épouser un boulanger. Il y a ainsi, dans des listes d'imposition de grandes villes, des femmes dans tous les métiers : médecin, brassieuse de bière, forgeronne, préfète... De plus, dans les pays nordiques, les femmes savent lire. Il y a une loi orale, mise par écrit en 1210 par Eike von Repkow, qui stipule que les armes sont transmises de père en fils et les livres de mère en fille « car les femmes ont l'habitude de lire » — alors que pour un chevalier, lire aurait fait 'femmelette'. Au XIII^e siècle, l'Eglise renforce son emprise sur la société et, pour protéger les femmes, elle les enferme à la maison, comme c'est d'usage dans les pays du Sud. Les guildes imposent une formation professionnelle, ce qui exclut les filles, et l'éducation intellectuelle, jusqu'alors apanage des monastères (il y a des hauts-lieux intellectuels parmi les monastères féminins, comme Gandersheim ou Helfta), migre vers l'université qui elle aussi exclut les femmes. La Renaissance, sous cet angle, est un sale coup pour les femmes.

Le loup et l'agneau

Les démocraties modernes ont supprimé les rangs et — finalement — l'infériorité féminine, mais les structures anthropologiques sont tenaces. On a beau faire des tentatives pour les influencer à travers la langue (avec l'écriture inclusive ou en modifiant l'orthographe : 'auteure' peut passer, d'autres sont plus discutables ; à quand 'un person' pour une personne de sexe mas-

culin ?) et des quotas (discutables aussi quand ils font préférer une femme moins qualifiée à un homme...), le problème reste plus profond car relié à notre façon de concevoir le pouvoir.

Car, comment se fait-il que les femmes se laissent dominer ? Elles constituent la moitié de l'humanité. Mais plus généralement, comment se fait-il que des hommes se laissent dominer par d'autres hommes ? Et comment se fait-il qu'à travers l'Histoire, si souvent, un personnage aux qualités intellectuelles plus que médiocres arrive à s'imposer pour dominer... ?

Et il ne faut pas oublier le danger d'un retour de balancier, le risque que la libération actuelle de la parole féminine — ô combien nécessaire — produise en retour une inhibition de celle des hommes, comme on le voit déjà aux USA où dans certaines entreprises un homme n'ose plus prendre un ascenseur seul avec une femme, et encore moins critiquer la proposition d'une collègue féminine, de peur d'être accusé de sexisme.

Et si, plutôt que de se crispier sur les questions de quotas, hommes et femmes ensemble se penchaient sur la question du pouvoir et les conditions pour l'exercer en sorte que chacun(e) puisse trouver la place qui lui convienne et qui corresponde à ses aptitudes ? Pour ne pas fragiliser les uns au détriment des autres.

« Le loup et l'agneau paîtront ensemble... Il ne se fera ni tort ni dommage sur toute ma montagne sainte, dit l'Eternel. » (Es 65, 25)

D'autant que tous les hommes ne sont pas des loups, et toutes les femmes pas des agneaux...

Waltraud Verlaquet

Hildegarde de Bingen recevant l'inspiration divine, enluminure du *Scivias*



¹ A signaler l'excellent documentaire de Julie Gayet, *Cinéast(e)s*, qui pose la question : « Le cinéma a-t-il un sexe ? »

Encore des films !

Une actualité foisonnante amène **VdP** à multiplier les compte rendus.

La douleur d'Emmanuel Finkiel

Le cinéaste propose une ambitieuse adaptation du livre éponyme de Marguerite Duras qui met l'accent sur cette souffrance et cette folie de l'attente du retour du camp de Dachau de son mari, l'écrivain résistant Robert Antelme. Finkiel illustre miraculeusement par son travail sur l'image – usage fascinant des flous et des focales longues – les fluctuations de l'état mental de la jeune femme, perpétuellement écartelée entre espoir et désespoir, et les répercussions sur ses comportements de sa détresse intime. Celle-ci, lancinante, sourd du texte de Duras, omniprésent dans la voix *off* introspective de l'actrice Mélanie Thierry, et s'exprime avec une émouvante intensité lyrique sur son visage tourmenté qui incarne l'auteur jeune. Le long *flash-back*, dans lequel elle va tenter de séduire un gestapiste influent susceptible de sauver son mari de la déportation, est un jeu de manipulation réciproque et de désir où l'ambiguïté est partagée. Le film s'arrête délibérément au moment du retour bouleversant et insupportable d'Antelme, qui n'est pas montré mais annonce une autre angoisse, la découverte de l'horreur absolue des camps de concentration qui sera refoulée jusqu'à la fin des années 60.



Une saison en France de Mahamat Saleh Haroun



Avec ce film et sa propre mémoire de l'exil, le grand réalisateur tchadien installé en France depuis 1982 aborde l'actualité brûlante des demandeurs d'asile. Délaissant le parcours spectaculaire des migrants, il préfère raconter leur vécu quotidien douloureux et angoissé. Abbas, professeur de français en Centrafrique, a fui la violence de la guerre civile et vit depuis près de deux ans en France avec ses deux enfants qu'il a scolarisés. Il travaille sur un marché où il a rencontré une fleuriste, Carole (lumineuse Sandrine Bonnaire) dont le sourire lui a redonné l'espoir. Néanmoins son présent est précaire, fait d'attente puis de menaces d'arrestation après le rejet de sa demande d'asile qui l'oblige à partir à nouveau ou basculer dans la clandestinité. Baigné dans l'attachante musique du sénégalais Wasis Diop, le déroulement poignant de ce fragment de vie d'un réfugié ne fait aucune place au pathos. On est frappé par la justesse du ressenti des personnages, pris dans un impitoyable destin jalonné de quelques oasis. On a rarement dépeint avec une telle force cette réalité douloureuse et humiliante d'être sans feu ni lieu, dépouillés de tous droits humains, qui tentent de survivre matériellement, affectivement et moralement.

Wonder Wheel de Woody Allen

Les quatre personnages complexes et émouvants de ce mélodrame désenchanté évoquent avec théâtralité et panache les grands dramaturges américains des années 50, Tennessee Williams et Eugène O'Neill. Dans l'effervescence de l'époque se croisent, dans le parc d'attraction new-yorkais de Coney Island, les trajectoires sentimentales de Ginny, ex-actrice ratée un peu givrée qui a dû se reconverter en serveuse de bar, admirable Kate Winslet, qui exprime toutes les nuances d'une femme déçue par la vie mais capable de mobiliser son énergie vitale pour tenter de rebondir ; de Humpty, opérateur de manège marié à Ginny qu'il a sortie de la dépression, brave type à la fois violent et tendre, écartelé entre sa compagne et Carolina, sa fille prodigue et menacée ; de Mickey, séduisant maître-nageur adoré des femmes, beau parleur flamboyant qui fait basculer Ginny dans le monde magique d'un amour fantasmé ; et de Carolina, ex-adolescente fourvoyée prise au piège de son désir d'indépendance, qui se réfugie inopinément chez son père pour fuir les gangsters envoyés à ses trousses par son malfrat de mari. La présence aux côtés de Ginny de Richie, fils de son premier mariage, pyromane imperturbable, est du plus pur Woody !

Jean-Michel Zucker



Un ciné-club dans la prison

Dans le cadre des activités culturelles de la Maison d'arrêt de la région aixoise, nous avons été sollicités pour assurer des projections de films pour les détenus. Sous l'égide de l'aumônerie, Magali van Reeth (SIGNIS) et moi-même préparons, en concertation, une programmation à raison d'une séance par mois, en respectant les consignes de l'Administration : pas de films violents, pas d'histoires se passant en prison (émeutes, évasions...), pas de séquences à caractère trop sexuel, etc.

On franchit sept portes avant d'atteindre la salle de projection, sans fenêtres (!), spacieuse, équipée de matériel vidéo.

20 à 40 spectateurs, de tous âges, de toutes conditions, se prêtent assez volontiers à nos présentations du film, et un petit nombre reste au débat, forcément court (nous avons un peu plus de deux heures pour toute la séance).

Quelques titres de films déjà présentés : *Beaucoup de bruit pour rien*, *The Artist*, *Joyeux Noël*, *L'Italien*.

Pour animer ces séances, il faut ne pas être claustrophobe, il faut aimer le contact avec des gens qui sont des justiciables mais, à part cela, comme vous et moi. Evidemment, il faut être en règle avec l'Administration : le DVD

(avec droits de projection) est remis deux jours avant la séance, on laisse son portable dans la voiture ou à la maison, on a une attitude correcte et réservée. L'image projetée sur le mur transcende le lieu, on oublie l'univers carcéral, c'est comme si on ouvrait une fenêtre où apparaît le monde, notre monde.

« Ce que le cinéma nous révèle, c'est que les hommes, malgré tout ce qui les sépare, communient sous un même ciel étoilé dans quelques grands rêves fondamentaux. » (André Malraux)

Alain Le Goanvic



Femmes engagées

Le samedi de Pro-Fil à Marseille

Quelques courageux avaient bravé le froid du samedi 2 décembre pour découvrir comment le cinéma évoque l'engagement féminin.

Jeanne d'Arc fut la plus représentée au cinéma. Sulpicienne chez Méliès, plantureuse guerrière chez Luc Besson, illuminée chez Dreyer... ce personnage a permis tous les fantasmes, toutes les interprétations.

Norma Rae (Martin Ritt, USA 1979) raconte le combat véridique d'une femme pour la dignité des ouvrières du textile dans le sud des Etats-Unis. Malgré les préjugés machistes et l'apathie du personnel, elle parvient à créer une section syndicale.

Hannah Arendt (Margarethe von Trotta, Allemagne 2012) : pendant le procès

(suite p. 18)

Pro-Fil : adhésion

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents

Tarifs :

avec abonnement à *Vu de Pro-Fil* version papier

- ☐ individuel : 35€ ☐ soutien à partir de 45€
☐ couple : 45€ ☐ soutien à partir de 55€

avec abonnement à *Vu de Pro-Fil* version électronique

- ☐ Individuel : 25€ ☐ soutien à partir de 35€
☐ couple : 35€ ☐ soutien à partir de 45€

Réduit : 10 € pasteur ☐ étudiant ☐ chômeur, autre ☐

Adhésion sans abonnement à *Vu de Pro-Fil*

- ☐ individuel 20€ ☐ soutien à partir de 30€
☐ couple 30€ ☐ soutien à partir de 40€

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

Téléphone :

Courriel :

Signature :

Ci-joint un chèque de..... € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil, secrétariat national
 390 rue de Font Couverte Bât. 1
 34070 Montpellier



(suite de la p. 17)

Eichmann, la philosophe devenue journaliste pose une réflexion sur le totalitarisme. Elle ose présenter Eichmann comme un exemple de la 'banalité du mal'. Ses articles provoquent l'indignation de la communauté juive. Isolée, elle tient tête et résiste à toutes les pressions, pour affirmer hautement sa pensée.

¹ Dans *Eichmann à Jérusalem*

Lille Soldat (Annette K. Olesen, Danemark 2008) : seule fiction de notre sélection, c'est un film solidement ancré dans la réalité contemporaine. Lotte, revenue déçue de son engagement militaire en Irak, s'attaque à un réseau de prostitution organisé par son propre père. Grâce à un combat d'une violence extrême, elle parvient à libérer une prostituée en se libérant elle-même.

En fin de journée, nous avons voulu rendre hommage à Germaine Tillon, dont l'engagement pour la liberté fut total, avec un court extrait de son opérette *Le Verfügbar aux enfers*, qui fut jouée dans le camp de Ravensbrück par les déportées.

Paulette Queyroy et Alain LeGoanvic

Joseph Losey à Issy-les-Moulineaux

Le 16 décembre 2017, les groupes parisiens étaient invités à approfondir leur connaissance de l'œuvre de Joseph Losey (1909-1984).

Nous avons distingué une période américaine avec du théâtre, de la radio et des films marqués par un engagement politique. Puis, après le départ de Losey chassé par le Maccarthysme, une période européenne avec en particulier

ses films anglais dont 3 majeurs, réalisés avec le scénariste Harold Pinter (*The Servant*, 1964 ; *Accident*, 1965 ; *The Messenger* (*The Go-Between*), 1971) qui lui ont valu une large notoriété et une Palme d'or pour le dernier.

pourtant vif, c'est que le temps est le grand protagoniste des histoires racontées. Les bandes son utilisent en abondance pendules, carillons et tic-tac, pour nous le rappeler.

Pour *Accident* (1965) le scénario, comme le roman éponyme de N. Mosley dont il est issu, est structuré par le souvenir de l'expérience du narrateur et le processus de restitution fragmentaire de ce souvenir, par libre association d'idées subjectives. C'est le mental du narrateur avec son interprétation, ses émotions, ses valeurs et leurs interactions qui dominent l'histoire racontée.

« Il faut regarder intensément la surface de l'eau calme pour y voir les turpitudes des profondeurs » (H. Pinter).

Sylvie Lafaye de Micheaux



Losey vient du théâtre, et pour lui, la mise en scène est d'abord mise en espace : « Les lieux sont des acteurs à part entière », d'où l'importance de la configuration des intérieurs, du positionnement de la caméra dans ceux-ci pour signifier des points essentiels de la narration. Un autre élément retiendra notre attention : les miroirs, autre représentation de la réalité.

Son travail du temps doit beaucoup à l'admiration qu'il avait pour Alain Resnais. Si la mise en scène est travaillée lentement, parfois de façon contemplative, en usant d'un montage

Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros
(pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

Téléphone :

Courriel :

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil*, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :
Pro-Fil, secrétariat national
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier



Date :

Signature :

Les + sur le site

Emissions radio : Ciné qua non des 20 décembre 2017, 17 janvier et 20 février 2018 ; Champ-contrechamp des 26 décembre 2017, 23 janvier et 27 février 2018

Les webarticles : « *L'insulte* » (Françoise Wilkowsi-Dehove), « *Vers la lumière* » (Marie-Jeanne Campana), « Un vieux western à la moulinette » (Nicole Vercueil), « *En attendant les hirondelles* » (Jacques Agulhon), « Les Arcs, 9ème » (Nic Diamant), Renaissance en bout de ligne » (Nicole Vercueil), « *La Douleur* » (Maguy Chailley), « *Détroit* » (Marie-Jeanne Campana), « *La belle et la meute* » (Marie-Jeanne Campana), « L'éducation à la fraternité » (Nicole Vercueil), « *Chavela Vargas* » (Marie-Jeanne Campana), « Marvin » (Marie-Jeanne Campana), « *Le rire de Madame Lin* » (Anne-Marie Birac)

Paru dans Echanges : « Rencontre avec Waltraud Verlaquet » (Doris Ziegler), « *La Douleur* » (Jean-Michel Zucker), « *Vers la lumière* » (Jean-Michel Zucker)

Les fiches de Mulhouse : « *Brooklyn Yiddish* ou la joie de l'enfermement » (Roland Kauffmann), « *Au revoir là-haut* ou le gardien de son frère » (Roland Kauffmann)

Paru sur le site de Réforme : « Berlinale 2018 : *In den Gängen* primé par le jury œcuménique » (Waltraud Verlaquet)

Les Festivals

- Les pages des festivals de Sarrebruck et Berlin
- Tous les billets d'humeur sur les films du festival de Sarrebruck, y compris une interview avec la réalisatrice allemande Lisa Miller
- Tous les billets d'humeur sur les films du festival de Berlin, y compris une interview avec le réalisateur allemand Lars Kraume



Présence Protestante sur France 2

Dimanche 15 avril 10h00

Martin Luther King - La force d'aimer
(Documentaire, avec une interview exclusive de la fille de Martin Luther King Jr, Bernice King)



Prix de cinéma de l'Auditoire

Dans le cadre des activités culturelles de l'Atelier protestant, associé à l'I.P.T. de Paris, un Prix de cinéma de l'Auditoire est attribué depuis 2009 à un film de réelle qualité cinématographique qui, sorti en France dans l'année, suggère la possibilité d'un nouveau départ ou d'une forme de renaissance ou de rédemption, tout en restant attentif à l'authenticité des personnages et des situations. Cette année le jury, composé d'une dizaine de professionnels du cinéma et cinéphiles dont la moitié de Profiliens, a été sensible, parmi les six films finalistes retenus, à deux documentaires. Il a remis son Prix le 30 janvier au cinéma Reflet-Médicis à deux co-réalisatrices françaises d'origine sud-italienne, Shu Aiello et Catherine Catella pour *Un paese di Calabria* qui suit une expérience d'accueil des migrants échoués sur les côtes italiennes depuis 1998. Le Coup de cœur du jury s'est confondu avec le Prix du public pour *A voix haute, la force de la parole* de Stéphane de Freitas et Ladj Ly, histoire d'un groupe d'étudiants de l'université Saint-Denis se préparant pour le concours du meilleur orateur du 93.

Jean-Michel Zucker

Vu de Pro-Fil à la cinémathèque

La bibliothèque de la Cinémathèque française accueille *Vu de Pro-Fil* depuis cet automne parmi les 500 revues spécialisées que compte son fonds de périodiques. La collection entière de notre revue depuis 2009 y a été déposée. Chaque numéro de *VdP* quand il sort est mis à la disposition des lecteurs et rejoint ensuite la collection exceptionnelle de documents sur le cinéma qui se trouve dans le vaste édifice, construit par Frank Gehry dans le Parc de Bercy à Paris. La Bibliothèque du film est ouverte à tous (étudiants, enseignants, chercheurs, cinéphiles) et propose une grande diversité de documents : outre des ouvrages et revues spécialisés, 12 000 films en DVD, VHS et Blue Ray, 500 000 photos, 23 000 affiches numérisées, 14 500 dessins animés, etc. Des espaces spécifiques sont réservés à la consultation en accès libre des films, des ouvrages et des revues. Le lecteur peut aussi consulter sur rendez-vous de nombreux fonds de photographies ou d'archives de cinéastes, producteurs, collaborateurs artistiques et techniques.

Françoise Wilkowsi-Dehove

Crédits photo

p.1 : © La Provence Maxppp

p.3 : © Warner Bros. France

p.4 : © Pyramide Distribution ; © Pyramide Distribution ; © Pyramide Distribution

p.5 : © Dietze

p.6 : © Sommerhaus-Filmproduktion/Anke Neugebauer

p.7 : © Diaphana Distribution

p.9 : D.R.

p.10 : photo Piotr Drabik, source Wikipedia ; DP, source Wikimedia

p.11 : © Jérôme Prébois - Archipel 35

p.12 : © Pretty Pictures

p.13 : © Les Films du Losange

p.14 : © Virginie Surd

p.15 : D.P.

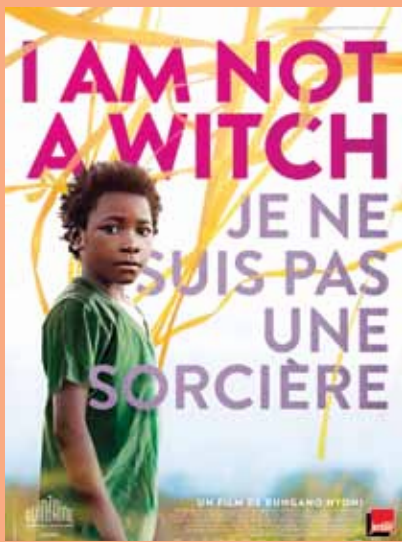
p.16 : © Les Films du Losange ; © Ad Vitam ; © Mars

p.17 : © Sophie Dulac Distribution

p.18 : D.R.

p.19 : © Pro-Fil

p.20 : © Pyramide Distribution



A la fiche

Cette rubrique présente une œuvre analysée dans une de nos 'fiches de Pro-Fil', récente ou plus ancienne, en rapport avec le thème du dossier.

JE NE SUIS PAS UNE SORCIÈRE (I AM NOT A WITCH)

Zambie 2017, 90min

FICHE TECHNIQUE

Réalisation et scénario : Rungano Nyoni ; photographie : David Gallegos ; montage : George Cragg ; musique : Matthew Kelly ; distribution France : Pyramide distribution

INTERPRETATION :

Margaret Mulubwa (Shula), Henry Phiri (le ministre), Margaret Sipaneaia (Marna)

AUTEUR :

Rungano Nyoni est née à Lusaka (Zambie) et a grandi au Pays de Galles. Elle est diplômée de l'Université des beaux-arts de Londres. Après avoir réalisé de nombreux courts métrages, comme *The List* et *Mwansa the Great*, elle co-écrit *The Mass of Men*, qui remporte un Léopard d'or à Locarno. Nommé aux Oscars, son dernier court métrage *Listen*, co-réalisé, a été présenté à la

Quinzaine des réalisateurs, comme *I Am Not a Witch*, son premier long métrage de fiction, Caméra d'or à Cannes 2017.

RÉSUMÉ :

Shula est accusée de sorcellerie par les habitants de son village et envoyée dans un camp de sorcières. Entourée de femmes bienveillantes, condamnées comme elle par la superstition des hommes, la fillette se croit frappée d'un sortilège : si elle s'enfuit, elle sera maudite et se transformera en chèvre.

ANALYSE :

Elle a huit ans, le regard farouche et elle fixe une villageoise qui vient d'aller chercher de l'eau au puits. Une chute, le bidon se renverse. Il n'en faut guère plus pour que la fillette, Shula, soit accusée d'être une sorcière. Voici les premières images de ce film zambien. Après cela, l'enfant se retrouve dans une sorte de camp itinérant de sorcières. Un long ruban blanc fixé à un fuseau l'empêche de fuir. Mais bientôt, la petite prisonnière aux pouvoirs censément magiques se voit appelée ici et là pour identifier un voleur ou procéder à des incantations pour appeler la pluie sur les récoltes. Quant au gouvernement, il se sert d'elle à des fins basement lucratives. Ce sont surtout les officiels

que ce film brocarde, comme dans cette séquence cocasse où le ministre du Tourisme et des croyances populaires (*sic*) fait preuve d'une mauvaise foi évidente en se défendant de tirer profit du statut de Shula. La réalisatrice se moque aussi des touristes blancs qui descendent de leur car climatisé, achètent n'importe quoi, font des photos et remontent dans le car cinq minutes plus tard en croyant avoir tout compris des sauvages. Rungano Nyoni instille ainsi un humour ravauteur qui donne plus de force au caractère tragique du parcours de la petite sorcière dans une Afrique qui fait face à la modernité, mais reste empêtrée dans ses traditions. Car le monde dans lequel s'insère ce folklore est paradoxalement très moderne, ou en tout cas proche d'un fonctionnement à l'occidentale. Et c'est peut-être ce qui rend ces procès en sorcellerie encore plus surprenants et dérangeants.

Jean Wilkowski

Margaret Mulubwa dans *Je ne suis pas une sorcière*



Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche, dans le cadre de notre collaboration avec *protestants.org*, depuis VdP 34 :

D'après une histoire vraie (Roman Polanski) - *Les gardiennes* (Xavier Beauvois) - *La Villa* (Robert Guédiguian) - *Un homme intègre* (Mohammad Rasoulof) - *Makala* (Emmanuel Gras) - *Lucky* (John Carroll Lynch) - *Maria by Callas* (Tom Volf) - *Je ne suis pas une sorcière (I Am Not a Witch)* (Rungano Nyoni) - *Downsizing* (Alexander Payne) - *Le rire de Madame Lin (Last Laugh)* (Zhang Tao) - *L'échange des princesses* (Marc Dugain) - *Heartstone, un été islandais (Hjartasteinn)* (Guðmundur Arnar Guðmundsson) - *Enquête au paradis (Tahqiq fel djenna)* (Merzak Allouache) - *In the Fade (Aus dem Nichts)* (*Hors du néant) (Fatih Akin) - *3 Billboards, Les Panneaux de la vengeance (Three Billboards Outside Ebbing, Missouri)* (McDonagh Martin) - *Normandie nue* (Philippe Le Guay) - *Ostatnia Rodzina (The Last Family)* (* *La dernière famille*) (Jan P. Matuszynski) - *Tout l'argent du monde (All the Money in the World)* (Ridley Scott) - *Pentagon Papers* (Steven Spielberg) - *El Presidente (La Cordillera)* (Santiago Mitre) - *L'échappée belle (The Leisure Seeker)* (Paolo Virzi) - *Seule sur la plage la nuit (Bamui haebyun-oseo honja)* (Sangsoo Hong) - *Une saison en France* (Mahamat-Saleh Haroun) - *Gaspard va au mariage* (Antony Cordier) - *Sparring* (Samuel Jouy) - *Les Tuche 3* (Olivier Baroux) - *Le 15h17 pour Paris (The 15 : 17 to Paris)* (Clint Eastwood) - *Wajib, l'invitation au mariage (Wajib)* (Annemarie Jacir) - *La juste route* (Ferenc Török) - *Winter Brothers (Vinterbrødre)* (Hlynur Pálmason) - *L'insulte* (Ziad Doueiri) - *Human Flow* (Weiwei Ai) - *L'Apparition* (Xavier Giannoli) - *La forme de l'eau (The Shape of Water)* (Guillermo del Toro) - *La Douleur* (Emmanuel Finkiel) - *Wonder Wheel (La roue des merveilles)* (Woody Allen)